

Bruno Durieux

Contre l'écologisme. Pour une croissance au service de l'environnement

Éditions de Fallois, 2019, 264 pages, 13,99 € (numérique) 18,50 € (papier)



*Présentation par **Christian Lévêque**
Membre de l'Académie d'agriculture de France (section 6)*

Bruno Durieux est un haut fonctionnaire qui a une double formation scientifique et économique. C'est aussi un homme politique qui fut ministre de la Santé. Il nous propose ici son regard critique sur la mouvance écologiste et ses options économiques, rejoignant ainsi des auteurs de plus en plus nombreux qui s'inquiètent de l'hégémonie médiatique et juridique de ce courant de pensée.

Une première partie est consacrée à un historique de l'ascension de l'écologisme, « enfant adultérin non reconnu de l'écologie » selon l'auteur. Cette doctrine politique qui part du principe que l'homme s'arroge abusivement le droit d'exploiter la nature et la saccage, prend son envol vers 1970. Depuis, elle cherche à imposer une nouvelle hégémonie culturelle contestant l'économie libérale, déifiant la nature, et suscitant la défiance sur les innovations technologiques. Son influence, qui est due en partie aux talents médiatiques de ses militants, a trouvé des relais dans les milieux politiques ainsi que dans les milieux industriels et financiers, qui savent quant à eux tirer bénéfice des multiples investissements verts...

Selon l'auteur, comme le communisme, l'écologisme récupère et exploite les mécontentements de toutes natures afin de bouleverser les rapports sociaux et politiques. Ces deux idéologies prophétisent les catastrophes irréparables que le capitalisme réserve

à l'humanité. Mais alors que la « gauche classique se bat pour le pouvoir d'achat, l'écologisme combat l'abondance ». À ce titre l'écologisme rejoint des réflexions de droite, notamment dans ses prises de positions aux relents réactionnaires, et ses discours parfois violents, agressifs, imprécateurs. C'est un « gauchisme néoréactionnaire », mais c'est aussi un nouveau paganisme. Car « l'écologisme est l'écologie, débarrassée de sa rigueur, transfigurée par la révélation. Nous avons affaire à une foi, une mystique, des croyances, des visions. » Les êtres et les systèmes vivants sont bons par nature. Le problème c'est l'homme contemporain, espèce invasive et proliférante qu'il faut sauver contre lui-même en l'empêchant de se détruire en détruisant la planète. Pour Bruno Durieux, les ONG sont des ordres religieux dans lesquels « le meilleur du clergé écologiste veille sur nous et nous enseigne ». Ce haut clergé place ses représentants dans les gouvernements. Les lieux saints sont l'ONU et le Parlement de l'Union européenne.

Un deuxième chapitre est dévolu aux fausses prédictions, c'est-à-dire aux informations alarmistes dont les écologistes sont friands. Passons sur les nombreuses famines mondiales régulièrement annoncées, depuis le Club de Rome, en raison de la croissance démographique et qui n'ont pas eu lieu... Non seulement on ne reconnaît pas que les prédictions étaient fausses, mais la « Révolution verte » qui a permis l'autosuffisance alimentaire est, quant à elle, parée de tous les vices. L'agriculture conventionnelle est diabolisée. Bien entendu, elle a connu ses excès, mais elle évolue également, et il y a un énorme gisement de productivité dans de nouvelles cultures telles que les champignons et les algues par exemple. Bruno Durieux fait aussi état du « fiasco du Club de Rome » concernant les ressources naturelles et les annonces d'imminentes pénuries. Quant à la menace d'une crise de l'eau, il rappelle que l'accès à l'eau est plus souvent une question de coût que de ressources. Selon lui, toutes ces questions ont déjà été abordées par de nombreux auteurs, qui ont fait également le constat que ce monde va globalement mieux (la faim recule, les pollutions aussi, la santé s'améliore.). Pourtant, l'écologisme se répand dans les pays prospères. « Enfant gâté de la prospérité », peu importe que ses oracles soient démentis, il impose ses vues et sème une terreur médiatique (l'apocalypse annoncée) et intellectuelle pour faire taire ses adversaires.

La troisième partie traite de la « tyrannie du principe de précaution » (dont le père est Hans Jonas) et de ses conséquences sur l'utilisation des OGM et des pesticides. Durieux analyse ensuite la question du réchauffement climatique qui est devenue le cheval de bataille des écologistes, et pour lequel il est mal venu d'émettre le moindre bémol quant à la culpabilité des hommes. Il déplore aussi l'acharnement contre le nucléaire et déconstruit les fausses informations qui circulent concernant les dommages de Tchernobyl et Fukushima. Quant à la « sanctuarisation de la biodiversité », les extinctions massives annoncées depuis des décennies font figure d'Arlésienne, alors qu'il y a de nombreux exemples de restauration de populations dont on parle peu. Bruno Durieux rappelle à juste titre que les espèces se renouvellent et que par « son maximalisme, l'écologisme nuit à la biodiversité ». Enfin, il aborde la question des OGM, à l'origine de l'exode de chercheurs français à l'étranger, et pose la question : qui paiera les dégâts environnementaux et économiques consécutifs à la perte de compétitivité de la recherche française, quand l'intérêt des OGM sera établi de manière formelle ?

Le dernier grand chapitre concerne « la croissance plutôt que l'écologisme pour l'avenir de la planète ». Selon l'auteur, « la question de la croissance économique crucifie les écologistes ». La croissance économique dégrade la planète, « mais si la prospérité économique venait à disparaître, ils sombreraient avec elle ». Or, en multipliant les

mesures contraignantes, l'écologisme freine la croissance économique et, avec elle, celle des revenus. On doit lui opposer une écologie positive qui stimule la croissance tout en préservant l'environnement. Car, pour l'auteur, « la croissance économique est. une condition nécessaire des politiques d'environnement ». Et il ne semble pas y avoir d'alternative crédible au capitalisme marchand. Une prise de position qu'il justifie par le fait que les politiques de protection de l'environnement, dans les pays développés ou émergents, ont besoin des ressources qu'apporte la croissance économique. En outre il ajoute qu'il « est littéralement impossible à l'écologisme de reconnaître que le monde va de mieux en mieux. Car son socle, qui est le catastrophisme prophétique, s'effondrerait et l'entraînerait dans sa chute ».

Pour B. Durieux, imaginer 2050 en extrapolant la situation actuelle n'a aucun sens. Pour preuve « les cinglants démentis apportés aux prophéties catastrophistes des écologistes depuis des décennies ». L'humanité et son environnement ne sont que changements, adaptations, innovations, etc. C'est parce qu'il est « prisonnier de ses extrapolations que l'écologiste est convaincu que le monde présent est voué à l'effondrement ». L'auteur questionne alors le renoncement au nucléaire, par exemple.

Pour conclure, Bruno Durieux, qui se qualifie « d'impitoyable optimiste », ne dit pas que tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais il pense qu'il n'y a pas de limites naturelles et environnementales pour empêcher que la planète n'héberge 10 milliards d'êtres humains. Il considère aussi que l'amélioration des conditions de vie modèrera la pression démographique (transition écologique) : pour faire bref, on se préoccupe d'environnement surtout dans les pays qui ont élevé leur niveau de vie.

On l'aura compris, cet ouvrage est le produit d'une longue réflexion et de l'expérience d'un homme engagé dans la vie économique et politique de son pays, qui dénonce les dérives d'une pensée essentiellement orientée vers la stigmatisation de l'humain. Sans nier les nuisances qu'a suscitées une société à l'économie mal gérée, il pense que l'innovation et les capacités d'adaptation de nos sociétés surmonteront les obstacles qui ne manqueront pas de survenir. C'est un message pragmatique d'espoir, sans optimisme béat, qui relativise les discours apocalyptiques qui saturent actuellement l'espace médiatique.